

Zuiderzee : une province hollandaise gagnée sur la mer. Ni tout à fait eau, ni tout à fait terre. Entre ces deux infinis, l'océan et le continent, il n'y a plus une frontière, mais un *no mans land*, un grand vide qui n'appartient ni à l'un ni à l'autre, ni aux deux. Un pays qui appartient au temps, et au poète. Sa grandeur symbolique est assumée : « Zuiderzee repris / À la mer / Et le temps / Pris sur l'éternel ». Et le poème lui aussi est pris sur l'éternel, comme ces polders gagnés de haute lutte : l'un serait au langage ce que les autres sont au continent. Là s'étendent les champs ignorés de l'homme, « Et la pâture des paroles / Sous le niveau / de la mer. »

Bien sûr, il y a toujours une frontière, mais elle est déplacée, rejetée dans l'inaccessible. La seule frontière que l'âme accepte quand elle a brouté la pâture des mots inouïs, c'est l'horizon, tendu comme un gant de cuir sur lequel se pose l'épervier du soleil. Les grands souffles de la poésie, de l'amour, du sexe, mais aussi des alcools complices s'envolent à sa suite vers le large.

Dans ces pâturages qui n'existent que par la main de l'homme, le poète évoque le vide, l'espace, l'abandon, le grand néant mystique qui n'est pas celui de la mort, mais d'une paradoxale plénitude, « quand l'invisible au visible / Se mêle / Et qu'il bascule / Ses millésimes hors d'âge / Dans l'élégante carafe fine / De la lumière ». Il s'incline « devant / L'impénétrable / Et pur événement du paysage », qui le traverse de part en part. Il y a une grande sensualité dans l'évocation de ces paysages, qui parlent à tous les sens. On y goûte « le sucre du jour dans la tasse de l'espace ». Mais on y goûte surtout le jus des mots, qui roulent comme des fruits sous la dent, mots rares ou précis, rapprochements gourmands, qui nous laissent dans la bouche « une boulimie / De radicales d'oyat ». Et qui nous font connaître « le goût de la / Simple beauté / Du jour », sans lequel l'homme n'a plus qu'à mourir.

Mais sous le niveau de la mer, dans l'horreur de l'indicible, il y a aussi les hommes, les crimes des hommes, « chasseurs d'étoiles / Jaunes » aux gibecières sanglantes. Il y a l'homme, qui « a pris beaucoup de / Place / Avec la tombe dont / Il reste seul à / S'occuper ». Autre indicible, autre innommable devant lequel le poème à nouveau se tait. Et si la mer parvient à tout laver, jusqu'aux peaux mortes de l'âme, c'est peut-être parce que, devant tout ce qui menace la pureté du néant, elle a fini par reprendre ses droits.

<http://jean-claude.bologne.pagesperso-orange.fr/lectures13.html>